critiques (*De brevitate*, 4, 5 ; *Ludus*, 10 ; Tacite, *Annales*, XIII, 4 : transcription du discours du trône composé par Sénèque ; *De clementia*, I, 9, 1 ; II, 3 ; *De benef.*, III, 27, 1 ; VI, 32, 1-4). Le souvenir d'Auguste reste toujours entaché aux yeux de Sénèque par la cruauté dont l'empereur avait fait preuve à la fois pendant les guerres civiles et lors de la répression des conspirations. L'écrivain n'hésite pas à faire écho à cet égard aux accusations les plus malveillantes et les plus contestables contre Auguste (*De clementia*, I, 9, 1). Il est piquant, d'autre part, de voir que Néron ne veut parfois retenir des jugements de Sénèque que ceux qui sont fort sévères pour son prédécesseur (*Octavie*, 504-530).

Enfin, on peut se demander si, d'une manière générale, l'ensemble des écrivains de l'époque néronienne, qui font curieusement le silence sur le nom d'Auguste, ne prennent pas plus ou moins à leur compte les critiques de Sénèque. Visiblement, l'âge d'or qui s'annonce leur paraît plus pur et plus vrai que le bonheur dont on avait pu jouir pendant la période du règne d'Auguste qui avait suivi les guerres civiles : les vengeances et les exécutions avaient fait alors de la « paix d'Auguste » ce que ses contemporains appelaient déjà une « pax cruenta » (Tacite, *Annales*, I, 10, 3). La clémence dont l'Empereur était si fier n'était parfois à leurs yeux que ce qu'elle était quelquefois pour Sénèque, une « lassa crudelitas » (*De clementia*, I, 11, 2). L'auteur de l'*Octavie*, qui développe dans un dialogue entre Sénèque et Néron (477-532) les reproches que le premier faisait à Auguste, est peut-être celui qui avait le mieux perçu, dès l'antiquité, un aspect méconnu de la pensée de Sénèque[1].

— M. Aymard pense que Sénèque est effectivement un personnage complexe et que l'on a peut-être trop tendance à oublier quelle était l'atmosphère à la cour vers le début du règne de Néron.

— M. Grimal estime qu'il y aurait intérêt à rapprocher l'interprétation proposée par M. Jal pour le *Ludus*, 10, de l'image d'un Auguste embourgeoisé que nous trouvons à la fin du récit de Suétone. Mais ne s'agit-il pas là d'une simple tradition satirique?

VIII.

SÉANCE DU SAMEDI 14 DÉCEMBRE 1957.

Président : M. A. Aymard.

Membres présents. — M. J. André, M^me^ J. Assa, MM. H. Bardon, J. Beaujeu, E. Beucher, R. Bloch, M^lle^ M. Bontemps, MM. A. Bourgery, P. Boyancé, O. Chennevelle, J. Collart, M^me^ Collinet-Guérin, MM. P.

1. Le texte intégral de cette communication figure ci-dessous, p. 242 et suiv.

Courcelle, J. Courtès, J. Doignon, R. Dreyfus, Mlle J. Duchemin, M. M. Durry, Mlle J. Ernst, MM. R. France, H. Frère, E. Galletier, R. Goujard, P. Grimal, J. Hellegouarc'h, R. P. Hubert, A. Hus, P. Jal, Mlle D. Joly, Mme G. Lallemant, MM. P. Langlois, H. Le Bonniec, Y. Lefèvre, J. Marouzeau, Mme J. Marouzeau, MM. G. Mauger, A. Michel, Mme H. Michel-Lévy, MM. J. Monfrin, L. Nougaret, Mme S. Nougaret, MM. Ch. Parain, J. Perret, Mlle H. Petré, MM. H. Pflaum, R. P. de Ravinel, Mme V. Regnot, MM. L. Rolland, Ch. Rosset, P.-M. Schuhl, W. Seston, J. Soubiran, P. Veyne, Mlles S. Viarre, J. Vielliard, MM. R. Villers, P. Wuilleumier.

Communication du Bureau.

M. J. Marouzeau donne communication du texte d'un « referendum » proposé par M. E. de Saint-Denis sous la forme suivante : « La plupart des candidats au baccalauréat ne font presque aucun progrès de la 3e à la 1re. Pourquoi? — Parce qu'ils croient qu'au baccalauréat ils réussiront à faire la version latine « à coups de dictionnaire » et qu'il est donc inutile de savoir du vocabulaire... Alors, supprimons le lexique latin-français au baccalauréat. »

La Société n'est pas en tant que telle saisie du problème, mais l'échange de vues auquel il est procédé en séance donne lieu à défendre avec une égale vivacité les arguments pour et contre, et une mise aux voix de la proposition accuse un chiffre approximativement égal d'approbations et d'oppositions.

Communication à l'ordre du jour.

M. H. Bardon présente *quelques points de vue sur le génie latin.*

On insiste à bon droit sur l'importance de l'emprunt dans la civilisation latine ; mais l'emprunt, à Rome, implique assimilation, recréation ; d'autre part, les Latins n'hésitent pas à reconnaître leurs dettes, et cette sorte d'humilité est le contraire d'une attitude de conquérants : elle traduit une sympathie humaine, qui a permis à Rome de transformer la conquête en une coopération, donnant ainsi une réalité et un sens nouveau à la notion de patrie. En effet, il ne faut pas prêter trop d'attention aux reproches habituels de dureté et de cruauté ; l'évolution du droit confirme l'attention portée à la dignité de l'homme ; la littérature et l'art des sculpteurs (portraits) offrent le même enseignement ; le succès de la rhétorique à Rome s'explique parce qu'elle y devint un moyen d'enquête psychologique (cf. Tacite et Sénèque, si différents pourtant l'un de l'autre).

Le besoin de possession, où l'on voit traditionnellement un des caractères essentiels de Rome, ne doit pas faire méconnaître que Rome a demandé au monde la joie de vivre : parmi les nombreuses manifestations de celle-ci, M. Bardon relève la constance du thème animalier

(lampes) et ce qu'il appelle le baroquisme latin, où il inclut la forme que prit à Rome la bucclique. Mais cette contemplation émue du monde provoque, aussi bien, une mélancolie qui est un des aspects fondamentaux du génie latin : la lumière y appelle la tristesse (Corydon ; la *Copa* ; Tibulle, Pentadius). La crainte de la mort développe le sens du mystère : mystère du divin ; mystère du monde (la forêt) ; Virgile, Stace savent utiliser le réel pour exprimer l'imaginaire.

M. Bardon conclut en soulignant que la conception traditionnelle du génie latin (volonté de conquête, besoin et talent de gouverner, etc.) est fausse dans la mesure où elle est partielle. Le génie latin est, certes, une volonté, c'est aussi une tendresse : à cet égard, il nous offre des enseignements dont nous aurions parfois grand besoin de nous souvenir.

— M. Durry reconnaît l'intérêt de ces vues (rapprochements avec les beaux-arts), mais note ce qu'elles ont forcément de subjectif ; ainsi l'esclavage, à Rome, doit être expliqué par des considérations économiques, plus que par la philosophie ou la psychologie.

— M. Perret approuve les thèses présentées par M. Bardon et estime que, si elles sont subjectives, sa propre subjectivité s'accorde avec elles ; il lui semble réconfortant qu'un accord de ce genre se place sous le patronage de Virgile ou de Sénèque.

— M. Boyancé loue M. Bardon d'attacher plus d'importance aux personnalités dominantes qu'aux masses ; il insiste sur la notion de *fides*, si caractéristique d'une civilisation qui a le culte de la vertu.

— M. Aymard estime que M. Bardon définit le génie latin à une époque déterminée de son histoire, et qu'il conviendrait de marquer plus fortement les dates et les évolutions.

— M. Marouzeau, adhérant à la thèse présentée, sauf réserves sur quelques détails, observe qu'elle fait état chez les Romains d'un contraste essentiel entre une réceptivité sans mesure et un don créateur non négligeable, disparate qui est peut-être le trait essentiel de leur génie.

IX.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ANNUELLE
du samedi 14 décembre 1957.

Président : M. A. Aymard.

Membres présents. — Les mêmes qu'à la séance précédente.

Rapport de l'Administrateur.

Rien dans l'année écoulée qui ne soit propre à nous donner satisfaction en ce qui concerne la vie de la Société : séances fréquentées au point